

In memoriam : Émile Lombard (1876-1965)

Autor(en): **Meylan, Henri**

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **15 (1965)**

Heft 3

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

IN MEMORIAM

ÉMILE LOMBARD

(1876 - 1965)

« Le vieil auditoire de théologie était rempli, beaucoup d'étudiants, de jeunes pasteurs, des dames... » C'est en ces termes ¹ que René Guisan racontait à son ami Arnold Reymond, le 26 octobre 1917, la séance d'installation de MM. Lombard et Chamorel à l'Université de Lausanne. « Lombard a fait une leçon d'une heure pleine, admirablement rédigée, très riche, très vivante, à laquelle on pourrait reprocher peut-être d'être trop riche, mais qui fait augurer un enseignement remarquable, celui que nous attendons tous de lui, du reste. Il a commencé d'une voix un peu grêle et hésitante, comme si l'auditoire l'intimidait, mais, entré en matière, il a repris sa vie, il a retrouvé sa voix, et donné une impression de force, de conviction et de compétence scientifique qui a tout de suite gagné les étudiants. Sa grande tête austère et sa face un peu tourmentée faisaient bien dans la chaire de Vinet, de Secrétan, de Paul Chapuis et d'Henri Vuilleumier. »

Quel était l'homme, l'ami que René Guisan présentait ainsi ? Né à Neuchâtel, en 1876, Emile Lombard avait fait ses études de théologie à la Faculté nationale, et porté les couleurs de Belles-Lettres. Il appartenait à une famille du Midi : son père, le pasteur Lombard, était venu servir l'Eglise neuchâteloise après la crise de 1873. Son frère cadet, Alfred Lombard, auteur d'excellents travaux d'histoire byzantine, devait succéder à Philippe Godet dans la chaire de littérature française à l'Université de Neuchâtel. Leur sœur, M^{lle} Jeanne Lombard, est connue dans le monde protestant par des tableaux tels que « Un baptême cévenol », « Les prisonnières de la tour de Constance ». Une famille richement douée, on le voit.

Après quelques années de ministère à Valangin et à Savagnier, Emile Lombard avait assumé des tâches de bibliothécaire à Neuchâtel. Entre-temps il s'était fait connaître par des publications de valeur. Sa thèse de licencié en théologie sur *Joseph de Maistre, théoricien de l'ultramontanisme* (1898) avait paru dans cette *Revue*, en

¹ *René Guisan par ses lettres*, Lausanne, 1940, t. II, p. 211 s.

1900 et 1901. Puis une série d'études sur le parler en langues qui formeront sa thèse de doctorat, *De la glossolalie chez les premiers chrétiens, et des phénomènes similaires*, avec une préface de Théodore Flournoy, 1910.

D'autres articles déjà, sur « La collecte en faveur des chrétiens de Jérusalem » (1902), « Les extases et les souffrances de l'apôtre Paul » (1903), avaient attesté sa compétence dans le domaine du Nouveau Testament aussi bien que son goût des problèmes psychologiques¹. De fait il sera l'un des collaborateurs les plus réguliers et les plus appréciés de la nouvelle série de la *Revue*, bien qu'il n'appartint pas à l'équipe de rédaction groupée autour de René Guisan. En 1913, « Expérience religieuse et psychologie de la religion »; en 1914, « Freud, la psychanalyse et la théorie psychogénétique des névroses »; en 1915, « Le montanisme et l'inspiration », à propos de la thèse de Pierre de Labriolle. Et je ne puis que mentionner sa réplique cinglante aux suggestions de Pierre Bovet sur la réforme des études de théologie : « Eglise, ministère, Facultés » (1919), ou l'essai sur « Le socialisme et la guerre » (1917), qui montrent bien que les problèmes pratiques ne le laissaient pas indifférent. Toutes ces contributions attestent la maîtrise qui était la sienne dans son domaine de prédilection. Telle est l'acuité de son sens critique et la qualité de son écriture qu'on les lit aujourd'hui encore avec profit.

Les onze années d'enseignement à Lausanne (1917-1928) n'ont fait que confirmer le pronostic de René Guisan. Emile Lombard a été un maître, au sens plein du mot, un exégète de grande classe, et sa compétence de bibliothécaire, il l'a mise sans compter au service de la Faculté. C'est lui qui a proprement créé et organisé notre bibliothèque à la Cité.

Très réservé, presque froid dans son accueil, il nous en a imposé d'emblée par son érudition, par la conscience scrupuleuse avec laquelle il préparait ses leçons. Mais ses leçons s'imposaient d'elles-mêmes, par la qualité de leur langue autant que par leur substance. Le cours sur l'histoire du siècle de Jésus-Christ, un *Schürer* fait à notre usage, si j'ose dire, eût mérité d'être publié, car à l'époque il n'existait rien de semblable en français. Mais plus encore, les cours d'Introduction au Nouveau Testament et les leçons d'exégèse sur les épîtres. C'était une exégèse patiente, sobre, méthodique, qui ne cachait rien des difficultés du texte, ni des hésitations des commentateurs. Avec cela singulièrement attachante, car elle faisait voir

¹ A l'Université de Neuchâtel déjà, Emile Lombard était privat-docent de psychologie religieuse.

l'apôtre Paul vivant, derrière les lettres qu'il a écrites, ou mieux dictées.

Un seul regret, pas de cours de théologie biblique du Nouveau Testament, qui restèrent confiés à M. le professeur Fornerod, M. Lombard n'ayant pas accepté la charge entière lors de sa nomination. Il faut dire que la Faculté bénéficiait à ce moment de la présence de Guillaume Baldensperger, dont les leçons restent, elles aussi, inoubliables, et qui nous quitta en 1919 pour répondre à l'appel de sa ville natale, Strasbourg.

Mais à côté du Nouveau Testament, il y avait la psychologie, et ce cours de psychologie de la religion qu'il avait accepté de faire et qui sera, si je ne me trompe, comme une écharde dans sa chair. Pris entre les exigences de l'heure hebdomadaire et celles d'une conscience scrupuleuse, il ne parviendra pas au bout du cours qu'il avait commencé dans l'hiver 1920-1921, et devra prendre un congé de maladie au semestre d'été 1921. Mais s'il a eu à ce moment-là la conscience d'un échec, je puis bien dire ici que tel ne fut pas le sentiment de ses auditeurs.

Il n'en était d'ailleurs que plus mordant, la plume à la main. Deux articles de critique étincelants donnés à la *Revue*, et que nous avons lus avec la cruauté de nos vingt ans, en font preuve, l'un sur la thèse de Ferdinand Morel, consacrée à l'étude psychologique du Pseudo-Denys l'Aréopagite (1920), l'autre intitulé : « De quelques points de méthode. A propos de la *Vie de Jésus* de M. Georges Berguer » (1922).

Ces deux études magistrales, où il formule certaines réserves à l'égard de Freud et de son système, annoncent-elles déjà la crise intérieure par laquelle il devait bientôt passer ? Je ne le pense pas, car c'est au nom de la critique historique et de ses exigences qu'il fait le procès de deux théologiens férus de psychanalyse, qui croyaient pouvoir se passer de l'histoire et de ses prudentes démarches.

C'est pourtant à partir de 1923 que les idées de M. Lombard allaient subir un profond changement, à partir duquel son sens critique, plus aiguisé que jamais, s'exercera en faveur des thèses conservatrices et non plus libérales, en matière de Nouveau Testament. Il en reviendra ainsi, « mutatis mutandis », à des positions qui avaient été celles de Frédéric Godet, le maître de sa jeunesse. Ce changement s'est opéré, si je vois bien, sur deux plans simultanément, le plan théologique et le plan politique.

En politique, une adhésion passionnée aux théories de Charles Maurras, exposées avec le brio que l'on sait, dans les colonnes de *L'Action française* par Léon Daudet et Maurras lui-même, sans oublier les lettres du pasteur Noël Vesper, écrites sur les terrasses de Lourmarin, et les invectives de la *Nouvelle Revue romande*, contre ceux qui osaient parler de démocratie et de Société des Nations.

En religion, une critique incisive de ce qu'on appelait alors la « théologie moderne », celle qui s'enseignait dans nos cinq Facultés romandes, en matière de dogmatique particulièrement. Il était à peu près seul à se dresser ainsi contre l'enseignement officiel, car on ne discutait pas encore chez nous de Karl Barth, et l'on ne parlait pas non plus de néo-calvinisme à Genève. Le nom même d'Auguste Lecerf nous était inconnu.

Mais à Lausanne, cette prise de position coïncidait avec les premières manifestations d'« Ordre et Tradition » de M. Marcel Regamey et de ses amis ; à la Faculté même elle répondait aux besoins et aux préférences de bon nombre d'étudiants. Et si l'on se rappelle que cette vague de maurrassisme, déferlant à Neuchâtel comme à Genève et à Lausanne, coïncidait avec la publication à Paris, en 1925, du livre d'un jeune professeur de Fribourg, l'abbé Charles Journet : *L'Esprit du protestantisme en Suisse*, tandis que Jacques Maritain lançait son pamphlet : *Trois réformateurs : Luther, Descartes, Rousseau*, chez Plon¹, on conviendra qu'il y avait de quoi s'inquiéter. Il n'est que de relire la conférence de René Guisan, à Vaumarcus, de l'été 1922 sur « Le devoir présent et le devoir pressant »², pour entendre son cri d'alarme devant « la lamentable crise de défaitisme qui fait notre honte ».

Il suffira d'un incident mineur, après que M. Lombard ait été nommé professeur ordinaire et doyen en 1926, pour déclencher la crise latente à la Faculté. Ce sera, dans l'hiver 1927-28, l'affaire d'un catéchisme refusé, refusé non seulement en raison de ses déficiences pédagogiques, mais des tendances « catholicisantes » que le jury y avait décelées.

M. Lombard s'est expliqué longuement sur ce point, dans la brochure hors commerce : *Une page tournée*, qu'il a fait paraître en octobre 1928, au moment où il quittait définitivement sa charge³. On y trouve le texte du catéchisme incriminé, avec les appréciations écrites de M. Chamorel et de ses collègues, MM. Fornerod et Golay. En fait, ni M. Lombard ni ses collègues ne s'y sont trompés : les divergences de vues allaient trop loin, et dans tous les domaines, la faille était trop profonde pour qu'on pût espérer la combler. Le

¹ Les sous-titres de Maritain sont éloquentes : « Luther ou l'avènement du moi » — « Descartes ou l'incarnation de l'ange » — Jean-Jacques ou le saint de la nature. » René Guisan n'hésita pas à demander à Karl Holl de répondre à la caricature que Maritain faisait de Luther. Ces pages, les dernières ou presque qui soient sorties de la plume du maître de Berlin, ont paru, en traduction française, dans la *Revue* en 1927, p. 260-270.

² *Cahiers de « Jeunesse »*, 1922, p. 208-223. Repris dans *René Guisan. Reliquiae*. Cahiers de la Faculté de théologie de l'Université de Lausanne, VII, 1935, p. 104-113.

³ *Une page tournée*. Ne se vend pas. Lausanne, 1928, 42 pages.

5 mars, M. Lombard envoyait au chef du Département de l'instruction publique et des cultes, M. le conseiller d'Etat Dubuis, sa lettre de démission ¹.

Les premiers mots de cette lettre en marquent bien la raison majeure : « Des discussions récentes, étrangères d'ailleurs à tout sentiment d'animosité personnelle, nous ont mis, mes honorables collègues et moi, en présence d'incompatibilités doctrinales si flagrantes que je ne vois plus la possibilité de continuer mon travail à côté d'eux comme titulaire de la chaire à laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'appeler en 1917. » Ni la pétition des étudiants au Conseil de la Faculté, ni leur démarche auprès du Conseil d'Etat afin que celui-ci demandât à M. Lombard de retirer sa démission, n'y pouvaient rien changer ².

Si le Conseil de la Faculté avait accepté, non sans regrets certes, mais sans hésitation, une démission librement donnée, c'est que d'emblée un appel à René Guisan, alors professeur à la Faculté libre, avait été envisagé, et non seulement envisagé, mais effectué. Et si celui-ci, en réponse à la démarche de M. Chamorel, recteur de l'université, avait donné une réponse affirmative ³, c'est qu'il y avait vu une véritable obligation envers le pays et son Eglise. Quand on connaît la délicatesse de conscience qui était la sienne, on comprend quelle devait être à ses yeux la gravité de la crise, on mesure le poids des raisons qui l'ont déterminé à occuper la chaire de Nouveau Testament dans une Faculté si violemment secouée.

La tâche, René Guisan le savait, serait magnifique et lourde. Voici ce qu'il écrivait à l'entrée de l'hiver à l'un de ses Vaumarcusiens, pasteur de l'Eglise française de Zurich : « Mon double enseignement m'accapare, et pour le moment est encore plein de difficultés. Vous savez que je succède à mon ami M. Lombard dans des condi-

¹ Une page tournée, p. 37.

² Il n'est que juste de citer ici ce passage de la lettre que M. Lombard adressait à ses collègues de la Faculté, le 19 mai, en réponse à celle que le vicedoyen lui avait écrite le 12 mai : « J'ai jugé, dites-vous, que « l'évolution de ma pensée » rendait ma position trop difficile à la faculté. Le sentiment de cette difficulté, si réelle qu'elle fût, n'aurait pas suffi à me faire abandonner mon poste. Mais de votre côté aussi, permettez-moi de vous le rappeler, il s'est produit quelque chose de nouveau. A l'occasion du catéchisme présenté par M. R., et du refus de ce catéchisme — auquel je n'aurais eu à faire pour ma part que des critiques de forme — j'ai eu la preuve orale et écrite de l'intention bien marquée chez vous, non pas seulement de critiquer, mais de proscrire comme incompatibles avec les « principes de la foi évangélique réformée » et avec la « tradition de l'Eglise réformée évangélique du canton de Vaud », des doctrines que le protestantisme ne peut, à mon sens, renier sans quitter le terrain de la révélation chrétienne... » (*Ibidem*, p. 42.)

³ La lettre de M. Chamorel à René Guisan, en date du 23 mars 1928, et la réponse de celui-ci, le 30 mars, ont été publiées en tête du Cahier *Reliquiae*, p. 14-30.

tions très délicates, qu'il était hautement apprécié des étudiants qui le regrettent de tout leur cœur. Je suis un peu ce qu'on nommait autrefois en Allemagne un « Strafprofessor ». Ce n'est pas la plus idéale des positions, il faut y aller avec des précautions infinies. Mais la tâche vaut qu'on s'y consacre. Pensez, quelle perspective pour plus tard, compter des anciens étudiants dans les deux Eglises du pays, quelle admirable vision ! »

Tel était le rayonnement du cœur et de l'intelligence chez René Guisan qu'il s'est imposé très vite aux plus récalcitrants. Celui qui a eu le plus à souffrir des mauvais procédés de certains étudiants, c'est notre vieux professeur de dogmatique et d'histoire des religions, Aloïs Fornerod. Il les a supportés sans se plaindre, avec la bonté sereine qui était la sienne.

La page tournée, Emile Lombard a regagné sa ville natale, son pays neuchâtelois auquel il se sentait plus que jamais attaché. A la mort du professeur Ernest Morel, il accepta d'enseigner le Nouveau Testament à la Faculté de l'Université de Neuchâtel. Lors de la fusion des deux Eglises, il prit définitivement sa retraite et vint se fixer dans sa maison de Sauges, au cœur de ce vignoble de la Béroche qu'il aimait.

Retiré du monde, il fréquentait encore régulièrement les séances de la Société des pasteurs et ministres neuchâtelois. Une étude qu'il y présenta sur « le métier de Jésus, charpentier ou maçon ? » a paru sous ce titre dans notre *Revue* en 1948. Cet essai fouillé, qu'il qualifiait de simple note, s'achève sur ces mots : « L'histoire, Jésus la dépasse, et la psychologie, il la défie. Humainement parlant, le mystère de sa personnalité demeure entier. »

Ceux qui ont eu le privilège d'être les étudiants d'Emile Lombard, il y a quarante ans, n'oublieront pas leur vieux maître². Dans cette *Revue* qui fut la sienne, ils lui rendent aujourd'hui un dernier hommage.

HENRI MEYLAN.

¹ *René Guisan par ses lettres*, t. II, p. 368.

² On trouvera dans la *Revue* de 1927 (p. 169-183), l'admirable méditation sur l'ordinaire et l'extraordinaire qu'Emile Lombard avait prononcée à la séance d'ouverture du semestre d'hiver 1927-28, celui-là même qui devait se terminer si tragiquement.